

Études littéraires africaines

Nouvelles Études Francophones : revue du Conseil International d'Études francophones (CIEF), vol. 33, n°1, 2018, 307 p. – ISSN 1552-3152

Pierre Halen



Numéro 48, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068469ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068469ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2019). Compte rendu de [*Nouvelles Études Francophones : revue du Conseil International d'Études francophones (CIEF)*, vol. 33, n°1, 2018, 307 p. – ISSN 1552-3152]. *Études littéraires africaines*, (48), 289–291.
<https://doi.org/10.7202/1068469ar>

et Lydie Diakhaté se livre à une analyse des sculptures métalliques monumentales de l'artiste afro-américain Melvin Edwards, auteur de plusieurs « points de mémoire » dédiés à la traite négrière. Dans le domaine littéraire, Dagmawi Woubshet étudie l'évolution de la représentation de l'Afrique dans les écrits de James Baldwin. Hisham Aidi se penche quant à lui sur les héritages contemporains de Malcolm X, tandis qu'Amanda Gilvin dresse le portrait intellectuel de Boubou Hama, déplorant que son engagement contesté auprès du président Hamani Diori ait conduit à passer sous silence la richesse de sa pensée politique, qui faisait de l'Afrique la réponse aux problèmes à venir de l'humanité.

Au-delà de la variété thématique des contributions rassemblées, l'un des principaux atouts de cette publication réside indubitablement dans la mise en évidence d'un dialogue transatlantique. Fanny Robles livre ainsi un entretien avec Marilyn Nance, photographe afro-américaine qui relate sa découverte de l'Afrique à l'occasion du FESTAC de Lagos, tandis que Robert Wade établit des liens entre le festival panafricain d'Alger et le *Wall of Respect* de Chicago. Le dialogue se joue également entre les langues : comme le signalent d'emblée les directeurs du volume, la traduction française de son titre n'est pas sans présenter quelques difficultés significatives. Là où la version anglaise retient le terme « black », défini par Margo Natalie Crawford comme un « devenir » et une « mise en acte » (*enactment*, p. 45), le pendant francophone préfère s'attacher à l'analyse d'une conscience globale « africaine ». Sans aller jusqu'à affirmer que ces difficultés de traduction constituent une illustration en acte de « l'universalisme latéral » préconisé par Souleymane Bachir Diagne, on y verra le gage des défis posés par un panafricanisme « global ».

■ Ninon CHAVOZ

NOUVELLES ÉTUDES FRANCOPHONES : REVUE DU CONSEIL INTERNATIONAL D'ÉTUDES FRANCOPHONES (CIEF), VOL. 33, N°1, 2018, 307 P. – ISSN 1552-3152.

La revue semestrielle du CIEF affiche une belle vitalité et ses sommaires sont particulièrement nourris. Dans cette livraison, la part des variés est plutôt limitée, puisqu'on n'y trouve que deux contributions : un entretien avec le dessinateur d'origine vietnamienne Clément Baloup mené par Leslie Barnes, et une présentation générale d'Emmanuel Dongala et de deux de ses romans : *Johnny*

chien méchant et *Photo de groupe au bord du fleuve*, placés sous le signe de l'exil par Claire Dehon.

La section des comptes rendus, comme c'est toujours le cas dans les *NEF*, est répartie (notamment) par zone géographique et peut concerner aussi bien des ouvrages de création (« Actualités littéraires ») que des travaux critiques. Pour l'Afrique subsaharienne sont ainsi recensés, mais assez longuement : *Narrating Itsembabwoko* (2016) de Josias Semujanga – ouvrage qui reprend en anglais, et complète, plusieurs publications de l'auteur à propos du génocide de 1994 et de ses représentations littéraires ou de ses sources historiques ; et *Récits de vie au Burkina Faso* (2016) d'Edgard Sankara, un essai qui semble apporter une contribution originale à la question des constructions identitaires et mémorielles aussi bien locales qu'en diaspora. Dans une section plus fournie, intitulée « Perspectives croisées », on lira aussi avec intérêt, entre autres comptes rendus, l'analyse, approfondie et nuancée par Markus Arnold, du recueil *Écrire et penser le genre en contextes postcoloniaux* publié par Anne Castaing et Élodie Gaden en 2017.

L'essentiel de cette livraison, au moins quantitativement, tient dans deux dossiers spéciaux. Le premier est consacré au « Documentaire francophone africain et afro-diasporique » et coordonné par Odile Cazenave et Patricia-Pia Célérier. Après un panorama historique par Alexis Tcheuyap et un aperçu significatif de la production caribéenne par Françoise Naudillon, Sonia Lee défend et illustre la dignité du genre documentaire par opposition au reportage : le premier serait ainsi légitimé de construire, comme la fiction, une « vision du monde » personnelle. Jusqu'où la « vision » a-t-elle le droit d'aller cependant dans les libertés qu'elle prend avec le réel, historique notamment ? La question reste entière, ou alors il faudrait remplacer le mot *documentaire*, qui prête à malentendu, par *visionnaire* ? De telles réflexions sont en tout cas reprises et nourries par l'analyse de nombreux exemples, et en particulier, par celle des œuvres d'Angèle Diabang, de Khady Sylla, de Nathalie Étoké (en liaison avec les positions de Léonora Miano) et de Léo Kalinda. Diaspora et exil, mémoire du génocide de 1994 et questions de genre reviennent ici régulièrement.

Le second dossier, intitulé « Épistémologies et ontologies environnementales : l'écocritique autour de l'arbre à palabres », se laisse moins facilement présenter, et la lourdeur de son titre en est un indice. C'est aussi, me semble-t-il, qu'il s'essaie à des interrogations plus récentes, dont on peut supposer qu'elles trouveront des formulations décantées dans quelque temps. Sarah Buchanan, qui coor-

donne cet ensemble, est aussi l'auteur, non seulement de l'introduction, mais aussi d'un article et d'un entretien avec Mansour Sora Wade, le cinéaste à qui l'on doit le film *Ndeyssaan : le prix du pardon*. Dans l'ensemble du dossier, ce qui se cherche est, comme on s'y attend, une articulation entre traditions culturelles locales, notamment religieuses, et réponses contemporaines aux anxiétés écologiques et aux systèmes de techno-économie qui ne cessent d'en renforcer les causes et qui ne « fonctionneraient » pas sans s'appuyer, eux aussi, sur des imaginaires. Cela explique sans doute pourquoi le religieux – ou plutôt des figures du religieux, des constructions imaginaires liées à la nature, au totémisme, à la Terre-Mère, etc. – est appelé à la rescousse (non seulement en Afrique, bien sûr) ; et pourquoi aussi l'imagination du créateur littéraire est sollicitée, et priée en même temps de bricoler ces réponses nouvelles en les accordant par ailleurs avec une ambition de justice et de fraternité, quand ce n'est pas, en outre, avec une exigence de valorisation du féminin. Isaac Joslin présente ainsi l'œuvre de Sony Labou Tansi sous le signe d'une « écocritique équatoriale égalitaire », tandis que l'œuvre de Maryse Condé est relue par Ellen Munley comme une évolution qui part d'une société patriarcale (associée à la « racine », honnie bien que naturelle) et qui s'épanouit de manière rhizomatique (le désormais célèbre rhizome est à la fois un cadre, une forme et un thème) en revenant vers les mondes caribéens. Par ailleurs, Étienne-Marie Lassi s'intéresse à la manière dont la narration s'est saisie de l'épisode terrible du Lac Nyos (une éruption volcanique de gaz qui a fait d'innombrables victimes humaines et animales) pour traiter la question du point de vue des catastrophes dites « naturelles ». Simiyu Adegbite, enfin, se centre (façon de parler : la question est bien vaste) sur la question de l'animalité, qui ouvre à la fois sur l'écologie et la nature, sur le totémisme comme pratique ethnique, sur la délicate question de l'humanité dans son rapport avec l'animalité, mais aussi sur l'imagination poétique (littéraire ou populaire), qui amène volontiers tel personnage à se présenter comme un animal ou à être représenté comme tel (Mobutu en léopard par ses accessoires, en coq par le nom qu'il s'est donné, ou en dinosaure pour telle journaliste se faisant l'écho de la langue des salles de presse internationales). Tout cela est encore un peu éclaté, mais le dossier est de très bonne tenue, comme d'ailleurs l'ensemble de ce numéro très dense.